

300 ANS D'OR ET D'ARGENT À LA GALERIE KUGEL

Afin de commémorer l'exposition organisée il y a cinquante ans par leur père Jacques, Alexis et Nicolas Kugel présentent cet automne un florilège exceptionnel d'objets en vermeil. Souvent inédits, ils illustrent la virtuosité des orfèvres strasbourgeois de la Renaissance au XIX^e siècle et leur double appartenance à la culture germanique et française. PAR PHILIPPE BASTIAN



Au sortir du Moyen Âge, Strasbourg est une cité prospère du Saint-Empire romain germanique qui attire de nombreux artistes itinérants. La fin du XV^e siècle voit défiler de grands sculpteurs tels Nicolas de Leyde, Hans Hammer ou Nicolas de Haguenau, ainsi que des peintres tout aussi célèbres, comme Hans Baldung Grien ou bien Urs Graf. Cette succession d'artistes de talent crée un "âge d'or" propice à la création dans le domaine des arts décoratifs. Le musée historique de Bâle conserve une des rares œuvres attribuables à Strasbourg datant de cette époque : le très beau reliquaire dit de Hallwyl provenant du trésor de la cathédrale de Bâle, qui découle des prototypes élaborés par le Maître E.S. et Nicolas de Leyde.

LES GOBELETS DE MAÎTRE KOBENHAUPT

À partir du milieu du XVI^e siècle, la production des orfèvres de Strasbourg est mieux connue en partie grâce aux plaques d'inscription en étain où sont enregistrés les maîtres de la corporation de l'Échasse. Le premier d'entre eux n'est autre que Georg Kobenhaupt, l'un des plus célèbres orfèvres, qui est reçu maître en 1540. La coupe la plus grandiose que l'on connaisse de sa main, celle dite des Ribeaupierre, réalisée pour les seigneurs de Ribeauvillé et haute de 75 cm, rappelle aux hôtes la grandeur et la puissance de cette noble famille alsacienne, propriétaire de mines d'argent dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines toute proche. L'exposition présente cinq gobelets de mois – *monatsbecher* – de Kobenhaupt qui constituent la plus grande série connue parvenue jusqu'à nous de ce type de récipient. Des scènes liées aux activités des mois de janvier, mars, mai, juin et juillet sont gravées sur les surfaces non dorées tandis que les pourtours de la lèvre et de la base portent des proverbes adéquats.

Coupes et pièces d'influence germanique, Strasbourg, vers 1570-1600.

© Guillaume Benoit



Johann Heinrich I Oertel et Gottfried Imlin,
toilette en argent doré de la duchesse de Mecklenburg-
Strelitz, Strasbourg, 1784. © Hugues Dubois



CHEFS-D'ŒUVRE DU XVI^e SIÈCLE

Parmi les objets façonnés par les orfèvres, les gobelets occupent ainsi une place très importante, qu'il s'agisse d'œuvres conservées ou bien de mentions dans les inventaires du XVI^e et du XVII^e siècle. Les trois quarts de la vaisselle d'argent qui y est recensée se composent du *becher* germanique qui peut épouser les formes les plus variées, sur pied, avec ou sans couvercle, emboîtable, etc. À côté du gobelet, une pléthore de coupes et d'ustensiles témoigne du rôle primordial de la boisson au cours des banquets. Dans l'exposition, un récipient en forme d'ours à tête amovible de Dibolt Krug, une coupe sur pied de Paulus Graseck, une autre d'Hans Chrisostemus Federer, illustrent l'assimilation des modèles nurembergeois de Jamnitzer par les orfèvres strasbourgeois.

Les grandes découvertes maritimes du XVI^e siècle entraînent un développement du commerce mondial sans précédent. Denrées et matériaux affluent dans les ports européens qui les diffusent vers les grands centres de production d'objets manufacturés comme Strasbourg. Des montures en argent sont combinées à des nautes, noix de coco et œufs d'autruche, caractéristiques du courant maniériste et du *hochmuschelstil*. Nicolaus Riedinger, reçu maître en 1609, réalise plusieurs coupes en noix de coco, parfois nommées *muscade-nuss* dans les inventaires allemands, dont une est exposée à la galerie Kugel. Au cours de la première moitié du XVII^e siècle, la guerre de Trente Ans qui affecte tout l'espace germanique porte un premier coup dur à l'économie de la cité et, par extension, à l'activité de ses orfèvres. Dans la seconde moitié du siècle, l'orfèvrerie strasbourgeoise connaît cependant un bel essor avec le style fleuri dont Daniel Harnister, maître en 1654, fait sa spécialité. Jacob Santra, reçu à la corporation en 1663, réalise également dans cette veine une coupe, vers 1670, qui a la particularité de présenter des scènes d'atelier probablement d'orfèvre.

Jacob Santra, coupe couverte de corporation, Strasbourg, vers 1670.

Argent, argent doré, 38,4 x 11 cm. Poids : 467 g. Photo service de presse. © DR Cette coupe exceptionnelle à plus d'un titre pourrait faire penser à un chef-d'œuvre de maîtrise si les poinçons de maître de la ville sur le pied et le fait que la coupe soit partiellement dorée n'excluaient pas cette hypothèse. Elle allie la virtuosité technique du travail du repoussé à la précision iconographique.

En effet le guerrier romain et le personnage du couvercle sont exécutés au repoussé et non fondus, ce qui représente un tour de force. Les différentes scènes évoquent la vie quotidienne de l'atelier d'un orfèvre. Le personnage au sommet de la coupe symbolise sans doute l'Oherherr, le directeur de la corporation, qui représente l'autorité de tutelle de la corporation et détient le trousseau de clés du trésor.

Page de droite. Johann Ludwig III Imlin, écuelle et son présentoir, Strasbourg, 1768. Argent doré, 15 x 30,8 x 17,7 cm (pour l'écuelle) ; 1,9 x 25,7 cm (pour le plateau). Photo service de presse. © Hugues Dubois.

Le décor de cette écuelle demeure plutôt sage malgré l'emploi de la rocaille sur toute sa surface. La singularité de cette pièce repose avant tout sur la guirlande de fleurs attachée par des rubans sur fond amati faisant le tour du couvercle et que l'on retrouve sur le corps et sur le plateau. Cet ornement semble être une invention d'Imlin, que l'on peut retrouver sur deux autres de ses productions.

L'INFLUENCE DU GOÛT FRANÇAIS

Le rattachement de Strasbourg à la France en 1681 n'apporte pas de changement majeur dans l'organisation de la cité et de ses métiers outre le fait qu'un prêtre royal chapeaute les institutions et que la cathédrale est rendue au culte catholique. Ce retour du clergé procure une nouvelle clientèle aux orfèvres qui vont devoir répondre aux commandes spécifiques d'ustensiles liturgiques et produire des calices ou des reliures en argent de livres de prières, par exemple. Des artisans venus d'autres provinces françaises arrivent à Strasbourg durant les premières décennies du XVIII^e siècle, apportant avec eux un goût et des modèles parisiens qui vont renouveler la production artistique locale. Les coupes à deux anses, bien souvent amaties durant la seconde moitié du XVII^e siècle, sont désormais décorées de godrons et de lambrequins, tout comme les écuelles à bouillon et les timbales. La forme en tulipe de ces dernières remplace progressivement le gobelet tronconique traditionnel germanique. Réalisée vers 1720, une timbale d'Andreas Altenburger, maître en 1693, présentée dans l'exposition, développe sur laèvre amatie un décor Régence, où l'influence parisienne est très perceptible.



Andreas Altenburger, timbale, vers 1720, Argent doré, 8,5 x 8 cm. © DR

À droite. Johann Jacob Ehrlen, timbale de forme tulipe à appliques et à côtes pincées, Strasbourg, 1736-1750. Argent doré, 10,5 x 9,7 cm. Photo service de presse.

© Hugues Dubois

Timbales et gobelets étaient traditionnellement offerts en Alsace en échange d'un service rendu. Ils portaient en général gravés les noms des récipiendaires, les armes de la ville et la date. Dans la première moitié du XVIII^e siècle le gobelet s'émancipe de l'influence allemande et adopte le goût français en s'élançant pour devenir timbale. Elle adopte alors une forme évasée dite "tulipe" et se dote d'un piédouche, souvent orné de godrons comme ici. Quant à la partie inférieure du corps, elle est ornée d'appliques de feuilles lancéolées gravées de chutes feuillagées, alternant avec des lambrequins gravés d'entrelacs et de croisillons.



À partir des années 1730-1740, le style rocaille fait son apparition dans l'art de Strasbourg avec la construction du palais épiscopal par l'architecte Robert de Cotte, à la demande de l'évêque Armand-Gaston de Rohan-Soubise. Les grands orfèvres de la ville, Ehrlein, Imlin ou bien Joachim Friderich Kirstein, fondateur de l'une des grandes dynasties d'orfèvres, intègrent et adaptent ce nouveau langage dans leurs timbales, salières, boîtes à thé, etc. Kirstein réalise pour le duc Ossolinski en 1737 un petit service doré – incluant un gobelet à côtes pincées et deux assiettes – orné de motifs rocaille tout en courbes et en contre-courbes. Le mouvement rococo est interprété à Strasbourg d'une manière florale très naturaliste, à la différence d'autres centres de production, tels Toulouse ou Bordeaux.

DE PRESTIGIEUX NÉCESSAIRES EN ARGENT

Strasbourg a la chance de conserver des nécessaires en argent de grande qualité qui furent commandés par des nobles français ou d'outre-Rhin. Le service de toilette en argent doré aux armes de Jacques-Joseph-Félix, comte de Vogüé et de son épouse

Jeanne-Françoise de Valleton se compose d'une aiguière avec son bassin, d'une timbale, de deux boîtes et de deux petites boîtes de toilette. Dans certains cas, afin d'honorer d'importantes commandes, plusieurs maîtres pouvaient être amenés à collaborer. Ainsi l'exécution, en 1784, du nécessaire de toilette de la duchesse de Mecklenburg-Strelitz échoit aux orfèvres Cœrtel et Imlin, tandis que celui de la comtesse von der Leyen, de 1789, est réalisé par Kirstein, Emmerich et un troisième maître non identifié. Dans ces deux exemples, des ornements à l'antique – urnes, guirlandes de fleurs et de feuillages, nœuds de rubans – décorent les différentes pièces des services. Un vocabulaire décoratif qui se retrouve dans les fameuses écuelles à bouillon en vermeil. Placée sur un présentoir comme il est de norme, l'écuelle de Johann Jacob Kirstein, maître en 1760, est surmontée d'un couvercle muni d'une prise en forme de fruit grenu qui repose sur des feuilles lancéolées amatiées, dont la plastique témoigne du savoir-faire des orfèvres strasbourgeois en matière de fonte et de ciselure.

L'historien de l'orfèvrerie possède un atout majeur dans l'étude des objets : le poinçon. Ce moyen de contrôle est instauré en Europe occidentale au Moyen Âge comme le prouvent les archives municipales de Strasbourg. La ville possède en effet la plus ancienne mention d'une mise en place d'un poinçonnage sur les objets en métaux précieux (or et argent) en Allemagne en 1363. Cependant, Philippe III (1270-1285) avait déjà décrété que chaque ville française devait posséder un poinçon de ville qui lui serait propre.

La première marque de Strasbourg ressemble peut-être à une fleur de lys mariale, l'un des emblèmes de la cité. À partir de 1472, sa forme devient l'écu aux trois palettes, tiré du blason de la corporation de l'Échasse dont font partie entre autres les orfèvres, les peintres, les imprimeurs, etc. On le surmonte d'une fleur de lys en 1534, puis il faut attendre trente-trois ans, en 1567, pour voir apparaître l'écu à la bande surmonté d'une fleur de lys, inspiré des armoiries de la ville. Au XVII^e siècle, le chiffre 13 est ajouté dans la composition du poinçon armorié, en tant qu'indication de la part d'argent utilisé dans les pièces d'orfèvrerie de Strasbourg, soit 813 millièmes. Ce poinçon est utilisé tout au long du XVIII^e siècle, mais à partir de 1681, après le rattachement de Strasbourg au



LE POINÇON DE STRASBOURG

Poinçon de Strasbourg. © DR

royaume de France, certaines pièces sont réalisées avec de l'argent au titre de Paris plus élevé de 917 millièmes. Elles sont frappées d'un écu fleurdelisé avec à l'intérieur un 12 surmonté d'un 11.

Le système de poinçonnage change radicalement à partir de 1752 lorsque des contremarques lettrées sont poinçonnées sur les objets en argent. De A à Z, le poinçon, changé annuellement, est soit surmonté par une couronne fermée ou une fleur de lys selon qu'il s'agisse d'un gros ou d'un menu ouvrage. À partir de 1756, la marque BB de la Monnaie de Strasbourg est également utilisée de manière sporadique. Tout cela reste

inchangé jusqu'à la réforme de 1784 où Strasbourg se voit attribué comme contremarque chiffrée le casque à panache employé jusqu'en 1789.

Enfin, notons qu'il est possible de trouver aux XVI^e et XVII^e siècles le poinçon de Strasbourg sur des objets réalisés dans d'autres centres. Cette marque correspond alors à un contrôle lors de l'importation de la pièce en question sur le marché strasbourgeois qui voit de nombreuses réalisations de Nuremberg et d'Augsbourg sur les étales des marchands d'argenterie. P. B.



TROIS SIÈCLES DE VIRTUOSITÉ

La Révolution française et l'abolition des privilèges bouleversent le système pluriséculaire des corporations et entraîne une nette perte de l'activité des orfèvres. Cependant, quelques-uns continuent à porter haut la réputation de l'orfèvrerie de Strasbourg en créant des objets originaux et de grande qualité. L'avant-dernier membre de la dynastie des Kirstein, Jacob Friderich, maître en 1795, s'impose grâce à sa minutie et son imagination qui lui permettent de confectionner des plaques en argent repoussé, fixées à des bonbonnières, porte-monnaie ou tabatières. Dans une veine romantique, les sujets évoquent la chasse au sanglier et au cerf dans les Vosges ou en Forêt-Noire – de l'autre côté du Rhin. Jacob Friderich Kirstein exprime un désir de s'affranchir de son statut d'artisan pour celui d'artiste. Le cabinet des estampes et des dessins de Strasbourg possède un recueil de projets crayonnés et aquarellés de sa main où l'on retrouve de nombreuses scènes destinées à ces plaques en argent. Un projet de coupe en forme de vase Médicis de Kirstein se rapproche ainsi fortement d'une œuvre de sa main présentée dans l'exposition et réalisée vers 1820. Cette dernière est posée sur un socle en argent de Jean-Charles Cahier, orfèvre du roi à Paris ; ce qui prouve la grande qualité des œuvres de Kirstein et l'étendue de sa renommée au-delà de l'espace régional strict.

On constate, entre le milieu du XVI^e siècle et le milieu du XIX^e siècle, que Strasbourg ne produit pratiquement pas de grands architectes, sculpteurs ou peintres de renom, hormis Sébastien Stoskopff au XVII^e siècle. Ce sont véritablement les arts décoratifs qui font rayonner la capitale alsacienne. Et plus de 500 orfèvres y sont dénombrés durant cette période, mais on n'en connaît sans doute qu'une petite partie. Ceci laisse présager de belles découvertes à venir...

"VERMEILLEUX, l'argent doré de Strasbourg du XVI^e au XIX^e siècle", du 10 septembre au 8 novembre 2014, à la galerie Kugel, 25 quai Anatole-France, 75007 Paris. Ouvert du lundi au samedi, de 10h30 à 19h. Tél. 01 42 60 86 23. www.galeriekugel.com
Catalogue, éditions Monelle Hayot, 352 p., 85 €.

Page précédente. Johannes Jacob Kirstein et Carl Ludwig Emmerich, toilette en argent doré de la comtesse Von der Leyen, Strasbourg, 1789. © Guillaume Benoit

Ci-contre. Jacob Friedrich Kirstein (vase), Jean-Charles Cahier (socle), vase du Sergent Mercier, Strasbourg, 1823. Argent, argent doré, H. 32,7 cm. Photo service de presse. © DR





L'ESJAMPILLE
L'OBJET D'ART

N° 504 SEPTEMBRE 2014 - 8,50 €

EXPOSITION

Niki de Saint Phalle
au Grand Palais

MUSÉES

Les salles XVIII^e
du Louvre

Réouverture du
Mauritshuis à
La Haye

**SPÉCIAL
BIENNALE**

À la découverte
des plus belles œuvres

Guide des galeries à Paris

L 15221 - 504 - F: 8,50 € - RD

